

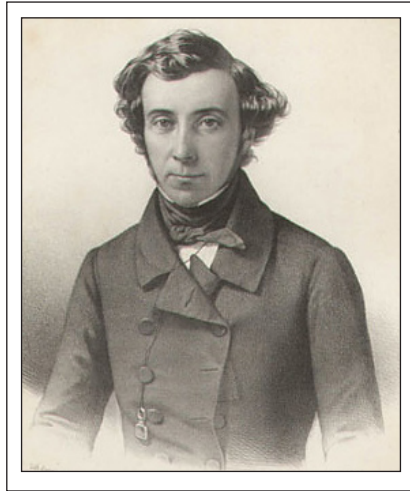
ALEXIS DE TOCQUEVILLE

QUELLE ESPÈCE DE
DESPOTISME LES NATIONS
DÉMOCRATIQUES
ONT À CRAINDRE

EXTRAIT DE :

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE

SECOND TOME, PARTIE IV : CHAPITRE VI



1830-1840

AKKLÉSIA

LE DERNIER ÉVANGILE

Copyright : La mise en page de ce texte est gracieusement proposée par **Akklesia** dans le but de faire connaître cet auteur. Ce document ne peut en aucun cas être utilisé de manière commerciale. Cependant il peut être distribué gratuitement, sans toutefois omettre les références du site de l'association qui le met à disposition : www.akklesia.eu ▪ merci d'avance, Ivsan Otets



QUELLE ESPÈCE DE DESPOTISME
LES NATIONS DÉMOCRATIQUES ONT À CRAINDRE

Les parties de texte en rouge ont été colorées
pour mettre en avant ces éléments du discours.
Les parties en bleues sont un ajout d'Aklésia.
Il s'agit d'actualiser ce qui nous paraît convenir
à la pensée de Tocqueville.

[...]

On n'a jamais vu dans les siècles passés de souverain si absolu et si puissant qui ait entrepris d'administrer par lui-même, et sans les secours de pouvoirs secondaires, toutes les parties d'un grand empire ; il n'y en a point qui ait tenté d'assujettir indistinctement tous ses sujets aux détails d'une règle uniforme, ni qui soit descendu à côté de chacun d'eux pour le régenter et le conduire.

L'idée d'une pareille entreprise ne s'était jamais présentée à l'esprit humain, et, s'il était arrivé à un homme de la concevoir, l'insuffisance des lumières [techniques], l'imperfection des procédés administratifs [surveillance], et surtout les obstacles naturels que suscitait l'inégalité des conditions l'auraient bientôt arrêté dans l'exécution d'un si vaste dessein.

[...]

Il semble que, si le despotisme venait à s'établir chez les nations démocratiques de nos jours, il aurait d'autres caractères : il serait plus étendu et plus doux, et il dégraderait les hommes sans les tourmenter. Je ne doute pas que, dans les

siècles de lumières et d'égalité comme les nôtres, les souverains ne parvinssent plus aisément à réunir tous les pouvoirs publics dans leurs seules mains, et à pénétrer plus habituellement et plus profondément **dans le cercle des intérêts privés**, que n'a jamais pu le faire aucun de ceux de l'Antiquité.

[...]

Lorsque je songe aux **petites passions des hommes de nos jours**, à la mollesse de leurs mœurs, à l'étendue de leurs lumières, à la pureté de leur religion, à la douceur de leur morale, à leurs habitudes laborieuses et rangées, à la retenue qu'ils conservent presque tous dans le vice comme dans la vertu, je ne crains pas qu'ils rencontrent dans leurs chefs des tyrans, mais plutôt des **tuteurs**.

Je pense donc que l'espèce d'oppression, dont les peuples démocratiques sont menacés **ne ressemblera à rien de ce qui l'a précédée dans le monde** ; nos contemporains ne sauraient en trouver l'image dans leurs souvenirs. Je cherche en vain moi-même une expression qui reproduise exactement l'idée que je m'en forme et la renferme ; **les anciens mots de despotisme et de tyrannie ne conviennent point. La chose est nouvelle**, il faut donc tâcher de la définir, puisque je ne peux la nommer.

Je veux imaginer sous quels traits nouveaux le despotisme pourrait se produire dans le monde : je vois **une foule innombrable d'hommes semblables et égaux qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs**, dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme **étranger à la destinée de tous les autres** : ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, **il est à côté d'eux, mais il ne les voit pas** ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et,

s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au-dessus de ceux-là s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'**assurer leur jouissance et de veiller sur leur sort**. Il est absolu, **détaillé, régulier, prévoyant et doux**. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge viril ; mais il ne cherche, au contraire, qu'à les **fixer irrévocablement dans l'enfance** ; il aime **que les citoyens se réjouissent, pourvu qu'ils ne songent qu'à se réjouir**. Il travaille volontiers à leur bonheur ; mais il veut en être **l'unique agent et le seul arbitre** ; il pourvoit à **leur sécurité**, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages, **que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser** et la peine de vivre ?

C'est ainsi que tous les jours **il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre** ; qu'il renferme **l'action de la volonté dans un plus petit espace**, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. **L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses** : elle les a disposés à les souffrir [*les accepter*] et souvent même à les regarder comme un bienfait.

[...]

Après avoir pris ainsi tour à tour dans ses puissantes mains chaque individu, et **l'avoir pétri à sa guise**, le souverain étend ses bras sur la société tout entière ; il en couvre la surface d'**un réseau de petites règles compliquées, minutieuses et uniformes**, à travers lesquelles les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses ne sauraient se faire jour pour dépasser la foule [*ne parviennent plus à se faire entendre*] ; **il ne brise pas les volontés, mais il les amollit, les plie et les dirige** ; il force rarement d'agir, mais il s'oppose sans cesse à ce qu'on agisse ; il ne détruit point, **il empêche de naître** ; il ne

tyrannise point, il gêne, il comprime, il énerve, il éteint, il hébète, et il réduit enfin chaque nation à n'être plus qu'un troupeau d'animaux timides et industriels, dont le gouvernement est le berger.

J'ai toujours cru que cette sorte de servitude, réglée, douce et paisible, dont je viens de faire le tableau, pourrait se combiner mieux qu'on ne l'imagine avec quelques-unes des formes extérieures de la liberté, et qu'il ne lui serait pas impossible de s'établir à l'ombre même de la souveraineté du peuple [*prendre comme prétexte le droit de vote*].

Nos contemporains sont incessamment travaillés par deux passions ennemies : ils sentent le besoin d'être conduits et l'envie de rester libres. Ne pouvant détruire ni l'un ni l'autre de ces instincts contraires, ils s'efforcent de les satisfaire à la fois tous les deux. Ils imaginent un pouvoir unique, tutélaire, tout-puissant, mais élu par les citoyens. Ils combinent la centralisation et la souveraineté du peuple. Cela leur donne quelque relâche. Ils se consolent d'être en tutelle, en songeant qu'ils ont eux-mêmes choisi leurs tuteurs. Chaque individu souffre [*accepte*] qu'on l'attache, parce qu'il voit que ce n'est pas un homme ni une classe, mais le peuple lui-même, qui tient le bout de la chaîne.

Dans ce système, les citoyens sortent un moment de la dépendance pour indiquer leur maître, et y rentrent [*puis retournent à leur dépendance après avoir voté*].

Il y a, de nos jours, beaucoup de gens qui s'accommodent très aisément de cette espèce de compromis entre le despotisme administratif et la souveraineté du peuple, et qui pensent avoir assez garanti la liberté des individus, quand c'est au pouvoir national qu'ils la livrent. Cela ne me suffit point. La nature du maître m'importe bien moins que l'obéissance [*l'obéissance est plus dangereuse que le type de maître à qui on obéit*].

[...]

La sujétion [*soumission*] dans les petites affaires se manifeste tous les jours et se fait sentir indistinctement à tous les citoyens. Elle ne les désespère point ; mais elle les contrarie sans cesse et elle les porte à renoncer à l'usage de leur volonté. Elle éteint ainsi peu à peu leur esprit et énerve leur âme, [...] En vain chargerez-vous ces mêmes citoyens, que vous avez rendus si dépendants du pouvoir central, de choisir de temps à autre les représentants de ce pouvoir ; cet usage si important, mais si court et si rare, de leur libre arbitre, n'empêchera pas qu'ils ne perdent peu à peu la faculté de penser de sentir et d'agir par eux-mêmes, et qu'ils ne tombent ainsi graduellement au-dessous du niveau de l'humanité.

J'ajoute qu'ils deviendront bientôt incapables d'exercer le grand et unique privilège qui leur reste. Les peuples démocratiques qui ont introduit la liberté dans la sphère politique, en même temps qu'ils accroissaient le despotisme dans la sphère administrative [*technique, informatique et propagande*], ont été conduits à des singularités bien étranges.

[...]

Il est, en effet, difficile de concevoir comment des hommes qui ont entièrement renoncé à l'habitude de se diriger eux-mêmes pourraient réussir à bien choisir ceux qui doivent les conduire ; et l'on ne fera point croire qu'un gouvernement libéral, énergique et sage, puisse jamais sortir des suffrages d'un peuple de serviteurs.

Une constitution qui serait républicaine par la tête, et ultra-monarchique dans toutes les autres parties, m'a toujours semblé un monstre éphémère. Les vices des gouvernants et l'imbécillité des gouvernés ne tarderaient pas à en amener la ruine ; et le peuple, fatigué de ses représentants et de lui-même, créerait des institutions plus libres, ou retournerait bientôt s'étendre aux pieds d'un seul maître. .../